

Gens du milieu – Légendes vivantes de Charles-Philippe Laperrière

Olivier Parenteau

Numéro 269, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

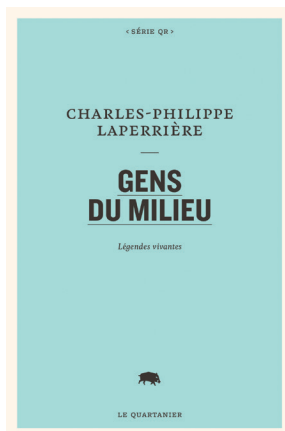
Parenteau, O. (2019). Compte rendu de [*Gens du milieu – Légendes vivantes* de Charles-Philippe Laperrière]. *Spirale*, (269), 44–46.

Majesté du moyen

GENS DU MILIEU – LÉGENDES VIVANTES

**CHARLES-PHILIPPE
LAPERRIÈRE**

Le Quartanier, 2018, 179 p.



« *Thomas aura tôt pris ses responsabilités ; c'est pourquoi il choisit bientôt d'en finir.* » Ainsi débute la première des trente « légendes vivantes » imaginées et consignées par Charles-Philippe Laperrière dans *Gens du milieu*. Tenant en équilibre sur un point-virgule qui lie conformité et anéantissement, cette phrase préfigure le triste destin de Thomas : refusant délibérément d'évaluer la profondeur de la « lézarde miroitante au creux de ses jours », cet homme mesuré en tout et, de ce fait, agi et ballotté par une vie qui le mène davantage qu'elle n'est menée par lui, finit par se suicider avec un objet qui a servi à tenir le décor de son (in)existence en place : il utilise le tuyau d'arrosage destiné à l'entretien du jardin pour s'asphyxier au monoxyde de carbone dans sa voiture. *L'incipit* donne aussi un assez bon aperçu des misères qui lestent les vies des 29 autres personnages qui, sans nécessairement mettre fin à leurs jours, finissent tous par accorder plus d'importance aux affaires du monde qu'à celles, autrement plus importantes, du cœur.

Qu'il s'agisse de « Thomas comptable », de « Véronique sociologue », d'« Éva décoratrice » ou de « Brian forestier », toutes ces vies (celles de 15 femmes et d'un nombre égal d'hommes) sont autant d'occasions saisies pour plonger au cœur de la problématique et très riche notion de milieu. Comme les intitulés en témoignent, ces milieux renvoient à des cadres professionnels variés, à des secteurs d'activité décrits avec un souci du détail qui atteste d'un sérieux travail de documentation. Laperrière est, à sa manière, un écrivain réaliste, et le sous-titre choisi pour son recueil, *Légendes vivantes*, rappelle bien que si les textes qui y sont rassemblés sont des fables parfaitement fictives, elles n'en sont pas moins vives, d'actualité, branchées à même la rumeur ambiante. Par exemple, dans « Claude maître coiffeuse », cette tendance bien d'aujourd'hui qui consiste à faire passer une visite chez le coiffeur pour une expérience unique dans un espace immergeant est très bien restituée par l'auteur : « [...] ses coiffeurs s'affairent au rythme d'une minimal-house qu'elle juge d'assez bon ton. Claude est sourcilleuse là-dessus comme sur le reste, la musique. L'atmosphère, c'est le confort, et le confort doit venir à ses clients par la certitude de se trouver là où il faut. Son office ne pourrait s'accomplir sinon. » Tout est mis en place pour suggérer une messe d'un genre nouveau, donnant une idée de la « voie spirituelle contemporaine », où le croyant s'est mué en client et l'officiant, en pourvoyeur de service. L'extrait qui précède donne une assez bonne idée du style très particulier qu'adopte Laperrière dans *Gens du milieu*. À l'image du salon de Claude, que cette dernière désire chic et décontracté, l'écriture qui lui permet d'exister tend elle-même à osciller entre ce qui relève de la prose sophistiquée et de la tournure orale, à littéralement s'imprégner du milieu dont elle parle. Cette hybridité

est sensible tant aux niveaux terminologique et langagier (le terme vieilli « office » voisine la beaucoup plus contemporaine expression anglaise « *minimal house* ») que dans la structure syntaxique des phrases (ainsi déplacée en fin de phrase, la conjonction « sinon » crée une immédiate impression de langage parlé). De tels procédés sont lisibles dans toutes les vies, bien qu'étant articulés différemment en fonction du milieu et des personnages en présence.

Le milieu, c'est encore une position centrale occupée au sein d'un espace ou, selon l'acception plus péjorative de ce terme, une position moyenne, intermédiaire, qui situe au contraire la personne qui s'y trouve loin du centre. Ainsi, « Réjean président-directeur général » est au cœur de l'entreprise qu'il dirige d'une main de fer (sa dureté ne lui sera cependant d'aucun secours quand, défenestré de sa Porsche Cayenne ayant percuté un arbre de plein fouet, son corps ira se fracasser contre une clôture), tandis qu'« Alain partisan conservateur », qui ne verra jamais son rêve de siéger à l'Assemblée nationale se concrétiser, finira là où il a commencé : dans les marges du pouvoir. Toutefois, un haut fonctionnaire comme « Robert recteur » a trouvé le moyen de concilier ces deux positions contraires en usant de son pouvoir pour mettre sur pied le Cœur universitaire commun, un projet résolument (et non moins tristement) consensuel qui vise à faire de l'université une entreprise capable « *de vendre à l'étranger une formation jeune, dynamique, grande ouverte sur les réalités mondiales.* » Le projet de ce recteur raisonnable annonce aussi une autre facette du milieu qu'explore Laperrière, celle de la mesure et de la pondération.

MAL AIMER

Mais tous ces gens de divers milieux sont fédérés par une médiocrité qui les transcende, consubstantielle à l'être humain, vu par l'auteur comme une créature majestueuse et misérable, ayant en elle ce qu'il faut pour égaler les légendes mais qui, étant malencontreusement bien vivante, se voit condamnée à incarner, de manière certes unique, l'ordinaire. « Allan critique » en est une belle illustration, lui qui se jette à cœur perdu dans l'écriture journalistique et alimentaire pour étouffer la peur que lui inspire son propre désir d'écrire une grande œuvre littéraire. Si le commun guette ces gens, tous autant qu'ils sont, c'est parce qu'ils vivent comme si de rien n'était, en s'agitant dans leur milieu en vase clos, sans prendre acte du fait qu'en définitive, la vie brise le cœur. En conséquence, ils se tiennent loin du leur, de cœur, et pour cette raison écoutent mal ceux qui battent dans la poitrine des autres – y compris quand ces autres sont aimés. Car les personnages de *Gens du milieu* aiment, mais mal ou, ce qui est pire, par habitude (telle « Lili-Rose créatrice de contenu », qui « *laisse échapper le fil de sa vie de couple. Égal et bon, son ami de cœur, dont elle pourrait être amoureuse, le lui reproche moins qu'il en rit avec elle, souvent* »). Et il en va de même, à un niveau plus primaire, pour le désir sexuel, qui peut se faire la belle à l'improviste, sans crier gare. « Loïc patron des communications » en sait quelque chose, lui qui faisait l'amour

avec fougue sous la douche avec sa directrice adjointe quand, soudainement, le contact s'est coupé : « *La chose est inédite, il ne se rappelle pas avoir été si dur en retombant, si excité en déchantant [...]. Loïc, qui reste tout pantois, debout au temps zéro, sans bouger nu contre l'eau chaude, figé comme un kangourou triste, victime de son insu, la mine basse et l'air idiot – en dette, comme nous face à la nôtre, devant sa sainteté.* »

NARRER DE PRÈS COMME DE LOIN

Ce dernier passage nous conduit à dire un mot au sujet du « nous » qu'adopte le narrateur d'une vie à l'autre. Qui est donc ce « nous » qui, comme Loïc, n'a pas su rendre un juste hommage à la vie qu'il lui a été donné de vivre ici-bas ? Dans ce cas précis, il s'agit d'un « nous » inclusif, un peu moqueur (le kangourou, il faut admettre que ça nous change du lapin) mais surtout compassionnel, adopté par une instance narrative prenant la parole au nom d'une collectivité – nous, femmes et hommes d'aujourd'hui – capable de voir clair à travers la psyché embrouillée du personnage dont il parle, mais qui s'abstient de le juger. Ce « nous » dit que nous sommes tous à notre façon les égaux de Loïc, frères et sœurs d'une misère similaire. On le retrouve aussi ailleurs, par exemple lorsqu'il présente « Julie enseignante », qui, exaspérée par une classe particulièrement difficile, décide sur un coup de tête de quitter l'école, pensant qu'elle en a fini pour de bon avec l'enseignement : « *Retenons-nous bien de la juger cependant, car qui, parmi nous, n'aurait pas fait pareil ?* » Dès le lendemain, Julie s'explique avec la directrice puis reprend du service, s'engageant à contrecœur dans un « *parcours professionnel ultimement long* » qui fera tout sauf la rendre heureuse : « *Une femme prénommée Julie qui aura eu dans le cœur une froideur croissante, faïence des plus banales pour une personne comme nous qui sommes normaux, Julie comme Julie, moi.* » Le glissement final du collectif au particulier, qui permet une soudaine singularisation du narrateur en même temps qu'il désigne le lecteur, accentue l'universalité d'un « nous » au cœur battant, mais décidément mal accroché.

À d'autres moments, il devient plus difficile de croire en cette complicité dont fait généralement montre l'instance d'énonciation. Parfois, à l'écouter dire, il semble que le narrateur ne parle plus de gens du milieu comme lui, mais de gens de peu, sujets limités que lui seul, témoin alors plus classiquement omniscient, perce à jour. Par exemple, sa manière ironique de mobiliser la langue technocratique et sa façon de se détourner des courants idéologiques du moment – pour tout dire dans ses propres mots, le dédain que semble lui inspirer « *l'ordinaire de la vie active* » au cœur du « *grand social* » –, le distancient d'un bon nombre de ces gens dont il retrace l'existence, eux qui parlent justement cette langue et qui sont des battants de la vertu commune. Et c'est dans ces moments que la grandeur de la prose qui se déploie d'un bout à l'autre de l'ouvrage peut paraître comme un signe supplémentaire d'élection, propre à un narrateur d'exception que rien ne contraindra, comme l'écrivait Baudelaire, à parler le patois incomparable de son siècle. Ce sont sans conteste les

Si le commun guette ces gens, tous autant qu'ils sont, c'est parce qu'ils vivent comme si de rien n'était, en s'agitant dans leur milieu en vase clos, sans prendre acte du fait qu'en définitive, la vie brise le cœur.

carriéristes (leur volonté de percer est indissociable de «*nœuds de conscience*») et les militants de toutes obédiences (si des causes sont défendues au sein de «*factions citoyennes*», c'est parce qu'elles sont autant de «*chances de passion*») qui font fausse route de la façon la plus éclatante. Indépendamment des questions idéologiques que ces passages soulèvent, toujours est-il qu'ils témoignent d'une assez franche désolidarisation du narrateur et qu'ils ont des incidences sur la lecture. Soit le passage suivant : «*Jean, moderne, contemporain éminemment, profite comme nous des acquis de l'abondance afin de bander son existence entre les pôles du présent.* » Le narrateur, clairement moins présentiste que Jean et plusieurs autres de ses semblables, s'inclut-il dans ce « nous » ? Cela paraît plus ou moins vraisemblable.

Il semble toutefois que ce flottement, qui conduit très souvent l'instance d'énonciation à être ces gens du milieu puis, quelques fois, à ne l'être plus, soit pensé comme une expression de sa propre médiocrité et, de ce fait, qu'il participe du projet esthétique global de l'ouvrage. En oscillant entre l'inclusion et l'exclusion, l'association et le désaveu, ce « nous » aux contours flous rappelle son humanité. Finalement, il est un autre saint du moyen, à l'image de celles et ceux dont il parle.

PLAIRE ET INSTRUIRE

L'auteur s'est souvenu de cette maxime du Grand Siècle, période qui lui est manifestement chère compte tenu du fait que le spectre de Jean Racine rôde dans plus d'une vie. Mais le tragédien est convoqué dans une prose franchement moderne qui ne cache pas ses dettes à l'endroit d'œuvres comme *Vies minuscules* de Pierre Michon ou *Des anges mineurs* d'Antoine Volodine, deux titres auxquels celui de l'œuvre qui nous intéresse fait d'ailleurs écho. Les multiples jeux de focalisation et tout particulièrement ceux qui sont déployés pour représenter la rixe qui oppose les militants de Greenpeace et les bûcherons dans « Brian forestier » constituent un hommage non dissimulé et senti à l'écriture savamment détachée de Jean Echenoz. Enfin, comment ne pas établir un rapprochement entre les titres des vies de Laperrière et ceux que Jed Martin, le personnage d'artiste imaginé par Houellebecq dans *La carte et le territoire* (2010), donne aux tableaux qu'il consacre aux métiers : « *Ferdinand Desroches, boucher chevalin* », « *Claude Vorilhon, gérant de bar-tabac* », « *Maya Dubois, assistante de télémaintenance* », « *Aimée, escort-girl* » ?

Bien que de telles influences françaises soient sensibles dans *Gens du milieu*, c'est notre langue, ses accents et ses particularismes que nous entendons à la lecture de cette œuvre ; c'est au cœur de nos espaces, aussi bien ruraux, urbains que périurbains, que nous sommes conduits au gré des vies qu'elle raconte. Enfin, ce qui participe à faire de *Gens du milieu* un livre tout à fait particulier dans le paysage littéraire québécois contemporain, c'est qu'il emmaillote les êtres dont il parle dans une prose tissée serrée mais jamais étouffante, une écriture où l'amour manifeste des mots et de leur organisation confère une densité émotive à cette œuvre à la fois savante et touchante. Lire *Gens du milieu*, c'est plonger au tréfonds d'existences tout à fait singulières en raison de leur normalité même.